Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Artikel: Des droits de l'hapitude en religion

Autor: Blösch, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379548

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DES DROITS DE L'HABITUDE EN RELIGION

PAR

E. BLÖSCH[1]

Dominus noster veritatem se, non consuetudinem cognominavit. Voilà une parole classique, souvent invoquée et qui pourrait sans doute l'être plus souvent encore. Mais que de fois aussi ne lui arrive-t-il pas d'être alléguée là où elle n'a que faire! Quand est-ce qu'il y a lieu de l'appliquer? Telle est en résumé la question que nous nous proposons d'examiner.

Pour y répondre, il suffira au préalable d'évoquer une image bien connue de chacun de nous. Qu'on se rappelle l'un des sujets favoris de la peinture de genre : « La prière avant le repas. » Une famille de campagnards est réunie pour prendre sa frugale nourriture. Père, mère, aïeule sont assis à table, les mains jointes. Auprès d'eux sont groupés des enfants de différente taille, tous dans l'attitude de la prière, mais à des degrés très divers de recueillement. A leurs côtés, un valet et une domestique à qui s'applique la même observation. Pareil tableau, si médiocre qu'en puisse être la valeur artistique, produit sur bien des personnes un effet tout particulièrement touchant. Elles y voient l'expression d'un sentiment religieux du meilleur aloi, l'image d'une pieuse coutume domestique qu'elles regrettent de voir disparaître de plus en plus de nos mœurs nationales.

[1] Traduction autorisée d'un rapport présenté par M. le Dr Blösch, professeur à la faculté de théologie protestante de Berne, à l'assemblée annuelle de la *Schweizerisch-Kirchliche Gesellschaft* à Olten, et publié dans le *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz* des 15 et 22 juillet 1893.

Il se peut, cependant, qu'à la vue de ce tableau de tout autres opinions se fassent jour. Voici d'abord un piétiste renforcé. Dans son rigorisme, il se dépite de voir que le cadet des enfants au lieu de prier joue avec le chat de la maison ; que l'un des garçons fait, à ne pas s'y méprendre, les yeux doux à la soupière ; que la mère de famille, involontairement soucieuse, jette un dernier coup d'œil sur la table pour s'assurer que tout est bien en ordre; que le valet, inattentif, semble n'attendre que le moment de pouvoir se livrer à la besogne la plus agréable de la journée. Le pieux critique donne essor à son indignation au sujet des sentiments tout à fait « mondains » qui se trahissent dans ces figures. Il prononce l'anathème sur cette façon de prier par pure habitude, sur ces « vaines redites de païens » qu'il est impossible, pense-t-il, que Dieu exauce.

Voici venir, d'autre part, quelque fanatique du sens commun, de la « saine raison. » Il se rit de la simplicité de ces braves gens qui s'imaginent rendre ainsi service à Dieu. Ou bien, il s'emporte contre des usages qui, dit-il, ne servent absolument à rien, n'ayant de valeur réelle ni pour les aliments, puisque, même sans prière, ils sont là, tout prêts, sur la table ; ni pour la vie morale des intéressés, puisque, l'expérience est là pour le prouver, ils n'en continueront pas moins, après comme avant, à se disputer et à jurer. Que sert à ces gens-là de prier ? C'est pure superstition de leur part.

Que faut-il penser de ces jugements en apparence si divergents et qui, en réalité, se touchent de si près ? Nous ne saurions donner absolument tort ni à l'un ni à l'autre. Et pourtant, nous ne pouvons nous empêcher de sentir que, quoi qu'on en dise, ni l'un ni l'autre n'est entièrement dans le vrai. Quelque chose nous dit qu'il n'est pas permis de rejeter purement et simplement, comme chose sans valeur, cette prière faite par habitude, le fût-elle même avec inattention.

Ce que nous venons de dire servira à motiver le bien-fondé de la question qui se pose pour nous en ces termes : D'où vient qu'une habitude de ce genre produise sur nous, malgré tout, l'effet d'une chose vénérable, qu'elle nous fasse l'impression

d'une piété qu'on aurait grand tort de déprécier, qu'il est de notre devoir de favoriser plutôt que de troubler? *Sur quoi repose et jusqu'où s'étend le droit de l'habitude en matière de religion?*

I

Que l'habitude joue, en fait, un grand rôle dans la vie religieuse et y occupe une très large place, — il est presque inutile de le démontrer. D'où vient qu'il n'y ait guère de concept pour lequel il soit plus difficile que pour celui de *religion* de trouver une définition parfaitement adéquate? C'est que l'idée de religion n'est rien moins qu'une idée simple. Elle oscille en quelque sorte entre deux points fort distants l'un de l'autre. Nous entendons par là, d'un côté, la coutume religieuse telle que nous la pratiquons dans la vie ordinaire; de l'autre, une disposition purement intérieure, l'élévation de l'âme ou sa concentration en elle-même chez l'homme individuel.

Lorsque, par exemple, dans un ouvrage d'ethnographie ou dans un livre traitant de l'histoire des religions, on nous parle de la religion d'un peuple, nous entendons par là, non pas la piété individuelle, mais tout un ensemble d'us et de coutumes populaires fondé sur certaines conceptions communes. Et comme, chez un peuple qui est encore à un degré de simplicité relative, état social et existence juridique, costume et nourriture, tout, enfin, est en connexion étroite et naturelle avec les idées que ce peuple se fait de Dieu, que tout est considéré comme un don ou un commandement de la divinité, il s'ensuit que la coutume fait partie intégrante de la religion, ou plutôt, que la religion elle-même n'est autre chose que coutume nationale. La piété des individus, pour autant qu'il en peut être question, consiste bien moins dans une certaine direction imprimée à leurs sentiments personnels que dans un révérencieux attachement au mode traditionnel, commun à tous, de penser et de vivre, dans l'obéissance à certaines formes conventionnelles, et cela sans que personne ait l'idée, bien plus, sans que personne ait le droit de s'enquérir de l'assenti-

ment intime de chacun. L'homme pieux c'est celui qui fait comme tout le monde[1].

Tel est le niveau où se trouve encore, à bien des égards, le catholicisme partout où il est demeuré la religion nationale. Ce catholicisme populaire est moins une religion qu'une coutume nationale à base religieuse. L'individu s'y accommode aussi naturellement qu'au costume en usage dans le pays. Celui qui s'en émancipe se place par là même en dehors de la société de ses semblables. Il est hérétique. Ce qui le constitue tel, ce n'est pas tant une situation incorrecte vis-à-vis de Dieu, c'est la fausse position où il s'est mis à l'égard de son peuple : il porte atteinte à des habitudes reçues et universellement reconnues. Et c'est pourquoi la soumission extérieure, lors même qu'elle est notoirement accomplie à contre-cœur, c'est-à-dire selon nos idées à nous, lorsqu'elle n'est qu'apparente et en quelque sorte hypocrite, est réputée méritoire : *laudabiliter se subjecit.*

La réformation a rompu avec ce point de vue. Elle a réintégré dans ses droits la religion conçue comme disposition intime ou, pour employer la terminologie de l'époque, la foi. Mais ce ne fut là que l'affaire d'un moment. A peine la nouvelle doctrine avait-elle remporté la victoire dans un pays, que les mœurs, la coutume nationales se transformaient en conséquence. De nouveau on vit la religion coïncider avec l'habitude générale. Les luttes confessionnelles des XVIe et XVIIe siècles, qui découlaient elles-mêmes de cet état de choses, eurent en définitve pour résultat, en ce qui concerne la vie religieuse, que la conviction individuelle redevint l'accessoire, l'essentiel étant de conformer sa manière d'être aux us et coutumes de l'église établie. Pour s'en convaincre il suffit de voir ce qui se passe ici près, dans ce qu'on appelle le Buchsgau.

Ce district fut autrefois conquis en commun par Berne et par Soleure. Pendant un certain temps les deux villes le gouvernèrent par indivis, après quoi elles en firent le partage, en y traçant une ligne de démarcation absolument arbitraire. Ceci

[1] Comp. l'expression : « Ce n'est pas ainsi qu'on agit en Israël. » (*Trad.*)

arrivait en 1463. Aujourd'hui, l'une de ces moitiés est réformée, l'autre catholique. Si les habitants diffèrent entre eux de pensée et de sentiment, c'est ce que j'ignore. Ce qui est certain, c'est que non seulement ils ne prient pas dans les mêmes termes, mais qu'ils s'habillent autrement, qu'ils parlent un autre langage, qu'ils ne sont pas logés de la même façon, qu'ils n'ont pas la même tournure. Et s'il prenait fantaisie à une jeune fille d'Oensingen de se vêtir comme font ses voisines de Niderbipp, on ne manquerait pas d'en conclure qu'elle a changé de « foi, » qu'elle s'est faite protestante. Les contrastes en matière religieuse ont beau, de nos jours, être moins accentués qu'ils ne l'étaient autrefois, cette involontaire identification de la religion avec la coutume n'en a guère été entamée. Au contraire : précisément parce que la différence confessionnelle a perdu de son importance, le fait de s'appeler catholique ou protestant signifie moins l'attachement personnel à telle ou telle conviction religieuse qu'il ne sert à désigner la descendance de telle ou telle famille, la provenance de tel ou tel lieu d'origine où domine l'une ou l'autre croyance. Nous employons couramment, sans la moindre hésitation, les dénominations de « protestant » et de « catholique » en parlant de gens de qui nous savons pertinemment qu'ils ne fréquentent aucun culte quelconque, ni catholique ni réformé. Tout cela est affaire d'habitude.

Le piétisme, il y a deux cents ans, protesta contre cette religion coutumière, encroûtée, purement conventionnelle. Il s'adressa de nouveau à l'âme individuelle et, par ses appels à la conversion, s'efforça de l'arracher au monde, c'est-à-dire à un entourage ne croyant, ne pensant, n'agissant que par habitude. Les premiers adeptes des *collegia pietatis* se retirèrent de la vie sociale. Ils s'abstenaient du jeu, de la danse, des conversations mondaines, parce qu'ils y voyaient, non sans raison, des occasions de péché. Le piétiste d'aujourd'hui s'abstient, lui aussi, de ces choses-là. Mais s'il le fait, ce n'est pas tant qu'il les reconnaisse lui-même pour répréhensibles, c'est parce qu'on les répute telles dans son milieu. Il les évite, non pas, comme il se l'imagine, par crainte de Dieu, mais tout bonne-

ment par crainte des hommes. Il n'y a en cela ni plus ni moins de discernement moral et religieux qu'il n'y en a dans le fait que le rigide anabaptiste considère comme un péché de se raser la barbe ou de porter des boutons au lieu d'agrafes.

Et quand, d'autre part, la plèbe indifférente casse les vitres des salutistes et agonise ceux qui fréquentent les conventicules ; quand, dans son prétendu attachement pour l'Eglise nationale, elle parle de « piété malsaine et outrée » toutes les fois que quelqu'un éprouve des besoins religieux dépassant la moyenne ordinaire, qu'il assiste, par exemple, à un culte du soir, à un service sur semaine, ou peut-être tout simplement qu'il paraît au temple chaque dimanche, c'est encore et toujours la même chose : la puissance de l'habitude en matière de religion. On s'inspire dans ses jugements, non de l'Ecriture sainte ou du catéchisme, ni même de ce qui est légalement établi dans l'Eglise, mais uniquement de ce qui est consacré par l'usage dans le milieu où l'on vit. La coutume, l'usage, l'habitude, voilà la grande autorité. C'est elle qui décide même de la juste interprétation de la Parole de Dieu, de la vraie application à faire des leçons du catéchisme; elle qui nous apprend quelles sont les pratiques pieuses qu'il faut encore observer, quelles sont, au contraire, celles qui ne sont plus en vigueur. Qui ne sait par expérience qu'on s'expose à passer pour incrédule, pour un esprit fort, parce qu'on ne croit plus aux revenants ou qu'on nie le pouvoir des sorcières? que l'orthodoxie même d'un pasteur risque d'être révoquée en doute lorsqu'il lui arrive de prêcher contre la superstition, j'entends telle forme de superstition qui est encore vivace dans son entourage? Et qui donc peut ignorer que tel croyant des plus résolus craint de professer certaines vérités de lui connues et reconnues, vérités qui ne sont en désaccord ni avec la Bible ni avec les écrits symboliques, — pourquoi ? Uniquement parce qu'elles ne sont pas reçues dans son milieu, parce qu'elles sont insolites et paraîtraient malsonnantes aux personnes dont il possède la confiance et auprès desquelles il est particulièrement en crédit !

Et nous-mêmes, nous, théologiens? Assurément nul d'entre

nous ne songe à contester en principe qu'une religiosité personnelle des plus intenses puisse exister en dehors de toute participation à nos cultes hebdomadaires. Pourquoi donc, en pratique, avons-nous coutume de mesurer instinctivement le degré de piété d'un homme au plus ou moins d'assiduité qu'il met à fréquenter le temple ? Pourquoi nous faisons-nous,à nous et à autrui, un devoir d'assister régulièremant au culte, quand ce ne serait que par convenance, pour l'exemple ? Lors de l'introduction des registres de l'état-civil, dans un bel élan d'idéalisme on s'est persuadé mutuellement qu'il valait beaucoup mieux que les parents présentassent leurs enfants au baptême par un motif purement religieux que de le faire par habitude, pour ne pas dire par contrainte. Aujourd'hui, nos autorités ecclésiastiques font tant et plus de statistique, et lorsqu'elles constatent une proportion plus ou moins forte de baptêmes et de mariages religieux, elles y voient avec satisfaction une preuve de la vivacité du sentiment religieux. Ne serait-il pas plus exact de dire : une preuve de la puissance de l'habitude ?

Tel étant, de l'aveu de chacun, le *pouvoir* de l'habitude en religion, il ne sera pas superflu de chercher à nous rendre compte du fondement de cette puissance, de nous demander sur quoi elle repose et jusqu'où elle peut aller. En d'autres termes : quelle est la *légitimité* de l'habitude en religion ?

II

Nous aborderons cette question par trois côtés différents : du point de vue religieux et moral, du point de vue ecclésiastique et du point de vue psychologique.

Les définitions scientifiques de l'idée de religion semblent en exclure la simple habitude. Il convient cependant de rappeler que l'étymologie du mot, d'après l'une tout au moins de ses dérivations, implique par essence cet élément-là. Elle fournit par là même la preuve qu'une part importante doit revenir à l'habitude dans le fait de la religion. Nous voulons parler de la dérivation qui fait venir *religio* de *religare*. Avoir de la religion, c'est être relié à Dieu, l'infini, l'éternel ; mais, — bien

entendu, — à Dieu tel qu'il est conçu et représenté, tel qu'il est reconnu et adoré dans un milieu donné; c'est, par conséquent, du même coup, être lié à la coutume religieuse sous l'empire de laquelle on a grandi.

On arrive à un résultat concordant en partant du mot par lequel les Romains désignaient la religiosité, le mot de *pietas*. Ce terme, surtout dans sa forme allemande, *Pietät*, exprime d'une façon très nette le sentiment particulier de dépendance que nous éprouvons à l'égard de tout objet digne de vénération, en présence de tout ce qui peut prétendre aux égards dus aux choses saintes et impose par là même certaines bornes à notre liberté individuelle tant de penser que d'agir. Une religiosité à qui manquerait le facteur de la piété ainsi entendue, une religiosité en vertu de laquelle l'individu se trouverait placé exclusivement en face de Dieu, ne se sentirait dépendant que de Dieu seul et à aucun degré de son milieu non plus que de la tradition qui y est reçue, une telle religiosité constituera toujours une très rare exception. Je dis plus : à cause même de son caractère exceptionnel, elle ne serait pas exempte de péril. Pour ma part, je serais même fort disposé à lui contester le nom de religiosité.

Le préjugé de la foule à l'endroit de ceux qui se détachent du « monde, » qui s'isolent au point de vue religieux, qui regardent de haut la foi de leurs pères, de leurs frères, de leurs compatriotes et la traitent de superstitieuse; de ceux qui, dans le sentiment des lumières plus hautes, plus pures qu'ils pensent posséder, se séparent d'eux intérieurement et extérieurement, — cet invincible préjugé peut être injuste dans tel cas particulier; dans ses causes profondes il n'est pas injustifiable, tant s'en faut. Le mieux est l'ennemi du bien. Quelles que soient au début, chez ces natures à besoins religieux intenses, la sincérité et la pureté des intentions, l'expérience enseigne combien souvent la séparation et l'isolement entraînent pour elles des suites funestes. L'expérience est là aussi pour montrer combien certaines particularités d'origine individuelle dégénèrent promptement en *manière*, en mode, c'est-à-dire redeviennent habitude. Et il s'en faut bien que ces habitudes

nouvelles soient toujours meilleures, plus normales, moralement plus saines, religieusement plus sincères que n'étaient celles avec lesquelles on a rompu. Il n'y a qu'à se rappeler le tremblement des quacres, l'agenouillement dans certains cercles piétistes, le tirage au sort de passages bibliques, etc. La prière libre, dite d'abondance, peut être dans l'occasion une excellente chose et produire un effet saisissant. Lorsqu'elle est érigée en loi, qu'elle prétend se substituer régulièrement dans le culte à l'invocation liturgique, qu'à force de spiritualité on en vient même à traiter le Notre Père de vaine redite, comment ne pas se souvenir avec quelle facilité la prière libre dégénère elle aussi en une forme vide de sens? Tel prédicateur réputé inspiré a l'air, en « improvisant » sa prière, de parler à Dieu. En réalité il songe tout bonnement à son auditoire. Tout en priant il joue un rôle. Il devient acteur et fait un métier pire que celui du liturge le plus machinal.

Ils sont rares les cas où faire bande à part, se détacher de son milieu religieux est chose moralement justifiée; si rares que, même alors, la sécession n'est pas sans périls pour la santé morale. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » et quand ce serait dans le dessein d'être seul avec Dieu. Dès que la *piété* s'en trouve lésée, nous avons peine à nous défendre de l'impression pénible, répugnante, que la vanité, la complaisance en soi-même, l'orgueil spirituel, la manie des grandeurs ont été des motifs plus déterminants encore que l'obéissance à un ordre de Dieu. Une dévotion dépourvue de *piété* n'a plus de la vraie piété que le langage et l'apparence. Elle ne vaut pas plus, peut-être vaut-elle moins que la religion d'habitude du commun des mortels. Une religion qui ne tiendrait aucun compte de l'habitude ne serait plus de la religion.

En parlant comme nous venons de le faire, nous avons déjà touché à une seconde considération qui nous oblige à reconnaître qu'en religion l'habitude a son mot à dire. La religion demande à se manifester collectivement. Elle constitue une des principales formes de la vie sociale parmi les hommes. Or une communauté religieuse, disons sans détour une communauté *ecclésiastique*, ne peut subsister sans un ordre liturgique quel-

conque, sans une entente relativement au temps et au lieu, sans des conventions quant aux voies et moyens de donner essor au sentiment religieux, de rendre à Dieu le culte qu'on croit lui être dû. Il se peut qu'une première fois cet ordre se soit établi d'une manière en quelque sorte spontanée. Une fois adopté, il devient habitude. C'est chose tellement inévitable qu'on la voit se reproduire sans cesse, même dans la secte la plus minuscule, même dans celles qui poussent l'individualisme jusqu'à ses dernières limites. Chez les quacres eux-mêmes, impossible que tous parlent ou prient à la fois, et dans les assemblées darbystes chacun n'entonne pas quand il lui plaît son couplet à lui. Force est donc bien de reconnaître qu'il n'y a pas que l'acte religieux purement individuel, spontané, qui ait une valeur religieuse. Une participation « habituelle » aux usages établis, par conséquent un peu d'*opus opératum*, aura toujours un certain droit de cité en religion. Hors de là il n'y a pas, dans l'Eglise, de vie commune possible.

Mais, dira-t-on, cette participation par simple routine, sans que l'âme soit disposée à l'unisson, n'est-ce pas une forme de l'hypocrisie? — Nous voilà amenés au troisième point de vue d'où nous croyons pouvoir établir la légitimité de l'habitude en matière de religion, au point de vue *psychologique*.

Assurément, c'est une doctrine auguste et d'une haute spiritualité que celle qui enseigne que la véritable prière est celle de l'âme conversant avec Dieu d'une manière immédiate, que le seul acte religieux vraiment digne de ce nom est celui qui provient d'une impulsion du cœur, les pensées et les sentiments étant en parfait accord avec la parole et le geste. C'est là un postulat, un idéal qui, à ce titre, ne doit jamais être perdu de vue. Mais à prendre les choses telles qu'elles se présentent dans la réalité, cette thèse pourrait bien être plus belle qu'elle n'est vraie. Soyons francs devant Dieu; mais pour cela commençons par être francs et sincères vis-à-vis de nous-mêmes. Songeons à la confession que faisait un jour Luther : c'est qu'il n'avait jamais réussi à prier le Notre père avec un entier et parfait recueillement. Y a-t-il vu un motif pour ne plus le réciter du tout? Ce

fait en dit assez. Il nous enseigne en tout cas une chose : c'est que prétendre réaliser l'idéal d'une prière parfaite c'est s'abuser soi-même, et, de plus, qu'on n'a pas le droit de formuler pareille exigence à l'égard d'autrui.

Une certaine mesure de contrainte par l'habitude est non seulement naturelle et, vu l'humaine imperfection, inévitable ; elle est salutaire et psychologiquement indispensable. Car, en religion aussi, on ne procède pas seulement du dedans au dehors, mais tout aussi souvent du dehors au dedans. On passe par la forme pour arriver au fond. A travers les paroles on pénètre jusqu'à l'idée. L'action symbolique éveille les sentiments et les pensées qui y correspondent. Nous ne prononçons pas seulement une prière alors que nous y sommes poussés par un besoin de prier. L'esprit de prière peut survenir en nous tandis que nous prononçons les termes de la prière. Il est vrai, on peut parler et agir sans penser à ce que l'on dit et fait. Mais l'homme est doué d'une merveilleuse faculté d'adaptation qui permet à son âme de se mettre au diapason, de faire vibrer ses cordes à l'unisson de ce que profère la bouche. Il est entraîné et comme inspiré par le cantique que d'autres ont entonné et qu'il se met lui-même à chanter en chœur. Ses sentiments se laissent modeler et reçoivent l'empreinte qui leur vient du dehors.

Entrez dans une église catholique. Voici une personne prosternée devant une sainte image. Elle récite ses litanies incomprises tout en suivant d'un regard curieux les allants et les venants. Puis, le panier au bras, elle s'en va à ses affaires après avoir en passant trempé ses doigts dans l'eau bénite. Aspect éminemment répugnant pour notre sens protestant ! Et pourtant !... Nous osons risquer l'affirmation que dans ces instants de dévotion cette âme, vulgaire peut-être, mondaine, d'une vie terre à terre, est élevée ne fût-ce que d'un minimum au-dessus d'elle-même par le seul sentiment de remplir un devoir religieux et de se tenir dans la maison de Dieu. Plus que cela, nous ne craignons pas de soutenir que cette pratique, précisément en tant qu'habitude, par le fait de sa répétition régulière, peut agir à la longue sur les sentiments, les épu-

rant, les sanctifiant par un travail qui, pour être insensible, n'en est peut-être pas moins efficace.

Ou bien, rendons-nous dans un temple protestant. En voilà un qui dort pendant le sermon. Celui-là, pour sûr, ne comprend pas un mot de ce qui se dit. Il eût pu rester chez lui et y dormir tout à son aise. A quoi bon être venu au culte? Ce ne peut lui être d'aucun profit! — En êtes-vous bien sûr? La résolution à elle seule, le dimanche matin, malgré les fatigues d'une semaine de pénible labeur, d'aller au sermon, le trajet pour s'y rendre, l'effort, si faible soit-il, de recueillir ses esprits, de garder tout au moins le décorum, tout cela trouve son écho au dedans, même chez le dormeur qui ne peut suivre la prédication, et répand tout doucement une bonne semence dans son cœur. Il n'aura pas à regretter d'être venu ni de revenir le dimanche suivant, et quand ce serait par habitude, pour des raisons de convenance plus encore que par un amour bien vif de la Parole de Dieu. Une bénédiction repose sur la contrainte morale qu'un homme fait subir à sa nature inférieure à la seule fin de s'acquitter de ses devoirs religieux.

Que si, doctrinaires incorrigibles, nous persistons à nous inscrire en faux contre de semblables affirmations, soyons alors assez conséquents pour nier aussi la possibilité de toute éducation religieuse.

Dans son récent ouvrage intitulé *Religion et religions*, le philosophe Théobald Ziegler, parlant du sentiment de notre dépendance de l'infini, s'exprime comme suit : « Ce sentiment ne se trouve pas tout formé dans l'homme dès le premier commencement, et il ne se manifeste pas non plus chez tous les individus dès l'abord ni avec la même précocité. Des enfants bien élevés prient certainement longtemps avant d'avoir eux mêmes de la religion. Ils ont la moralité filiale de l'obéissance avant d'avoir la conscience pieuse du fini et de leur dépendance. »

Toute éducation, sans en excepter l'éducation religieuse, repose sur l'accoutumance. Elle vise, — et cela sans recourir d'abord à des motifs internes, à des arguments de l'ordre spirituel, mais par des raisons extérieures d'obéissance et de con-

venance, par une contrainte morale et souvent physique, — à assurer à l'enfant la possession personnelle d'un fonds moral. A la vérité ce fonds n'a de valeur réelle que lorsqu'il est intérieurement approprié. Mais c'est par voie d'habitude, d'une habitude qui exige de l'empire sur soi-même, qu'il s'acquiert le plus sûrement. Peut-être même ne s'acquiert-il que par ce moyen-là. Ou bien, pour rester conséquents, dirons-nous que les enfants ne devront aller à l'école que lorsque le besoin de s'instruire les y poussera eux-mêmes? qu'ils n'auront à témoigner du respect pour la vieillesse que lorsque d'eux-mêmes ils éprouveront ce respect? En cela, comme en toutes choses, il y a sans doute des exceptions, mais sont-ce les exceptions qui doivent constituer la règle?

Joindre les mains est l'expression du recueillement. N'est-ce pas aussi un moyen de faire naître le recueillement? Ou bien faudra-t-il que la mère pieuse renonce à la douce habitude d'apprendre à son enfant à joindre ses petites mains? qu'elle renonce à le faire régulièrement, chaque jour à la même heure, sans attendre qu'il soit spécialement disposé à prier? à le faire dans l'espérance que la disposition voulue, la *Stimmung*, se produira une fois ou l'autre, ne fût-ce même qu'au bout de vingt ans? La mère se contente de dire: « Voici comment il te faut faire, parce que c'est comme cela qu'on fait. » Elle le dit sans trop se préoccuper des distractions de l'enfant ni même de sa résistance éventuelle. Elle le fait sans craindre d'implanter l'hypocrisie dans son cœur. Dans bon nombre de cas elle le fait avec succès et par conséquent à bon droit. C'est autre chose qu'une vaine métaphore qui fait dire à la psychologie populaire que l'habitude est une seconde nature. Et l'on sait assez avec quelle puissance une semblable habitude peut ressaisir par réminiscence une âme, même après une longue interruption.

Ce qui est vrai de l'enfant ne l'est pas moins de l'adulte. Car, convenons-en sans fausse honte, sous le rapport moral et religieux les hommes ne dépassent jamais le stade de l'éducation. Les actes symboliques accomplis en commun, en vertu de la coutume religieuse ou ecclésiastique, sont un moyen

inappréciable d'éveiller les pensées, de provoquer les sentiments indiqués par ces actes, voire chez ceux à qui ces pensées, ces sentiments sont le moins familiers. Pour la grande masse des hommes, ce moyen est tout simplement indispensable. Ils ont besoin de ces soutiens extérieurs, lesquels, du reste, par le fait même de l'habitude, finissent par devenir pour eux un point d'appui intérieur, moral. Accuserons-nous de manque de sincérité celui qui fréquente le culte public par égard pour ce qu'on appelle les convenances, pour obéir à la coutume générale? Quelque défectueux que puissent être ses motifs, quelque égoïstes que soient à l'ordinaire ses pensées, quelque terrestres ses désirs, il n'en est pas moins vrai qu'au moment où il s'associe à ces actes religieux, son âme est meilleure, les aspirations en sont plus nobles qu'aux heures où l'égoïsme y règne sans entraves ni contrepoids.

Après cela, il faut certainement, — chose qui pour nous s'entend de soi, — qu'il y ait chez le pratiquant un minimum de spontanéité et de bon vouloir. Il faut qu'il ait la conviction de remplir un *devoir*, l'intention, si peu éclairée, si voilée soit-elle, de faire une chose qui lui soit à salut et puisse être agréable à Dieu. C'est ici que nous touchons à la limite des droits de l'habitude. Lorsque ce minimum fait défaut, lorsque la pratique de l'habitude s'inspire, non du sentiment du devoir, d'un besoin de conscience, mais d'un calcul intéressé, en d'autres termes, quand l'égoïsme de l'homme naturel non seulement subsiste à côté de l'obéissance à la coutume ecclésiastique, mais est lui-même, directement, le motif de cette obéissance, alors se produit ce culte de la simple forme qui comprime et étouffe la piété elle-même, ou, qui pis est, cette abominable hypocrisie, cette démoralisante piété de comédie contre laquelle on ne saurait s'élever avec trop de vigueur. Seulement, ces vices-là, on aurait grand tort de les imputer à l'habitude comme telle, — à prendre ce mot au sens objectif ou au sens subjectif. La faute en est à la démoralisation de l'entourage, à la corruption du milieu qui représente la coutume et exerce sur les individus son influence éducatrice.

La reconnaissance de la réalité de ce danger ne nous auto-

rise en aucune façon à méconnaître ce fait : c'est que l'habitude est en toute religion et dans toute religiosité un élément non seulement essentiel et de grande influence, mais un élément légitime, aussi certainement que sans habitude il n'y a pas d'éducation possible et que, tant que nous n'aurons pas cessé d'être hommes, nous avons besoin d'être éduqués sous le rapport de la religion.

III

Il y a quelques dizaines d'années on entendait souvent dire que la religion était en péril. C'était à l'occasion de telle nouvelle loi scolaire réduisant le nombre hebdomadaire des leçons de religion, ou à propos de la nomination de tel ou tel professeur de théologie. On s'est ri, alors, de cette inquiétude du grand nombre. C'était folie, démontrait-on par *a* plus *b*, de croire que la religion puisse jamais courir un danger. Et l'on avait raison si l'on avait en vue quelqu'une des définitions usuelles de l'idée générale de religion. Mais ceux qui croyaient la religion en danger pensaient à tout autre chose. Pour eux il s'agissait de la religion en tant que coutume ecclésiastique. Ils songeaient à cette atmosphère spirituelle au sein de laquelle l'individu s'éveille, grandit, est appelé à vivre ; à ce milieu moral où il se forme et s'accoutume à la piété. — Pourquoi, aujourd'hui, est-il moins souvent question de « religion en péril » ? Est-ce uniquement parce qu'on aurait reconnu que cette crainte était chimérique ? Ne serait-ce pas plutôt parce que l'expérience, en partie du moins, lui a donné raison ? parce que la coutume ecclésiastique est à plus d'un égard gravement compromise ? parce qu'en bien des lieux c'est à peine si elle subsiste encore ?

La religion au sens subjectif, disons : le besoin religieux pour autant qu'il est fondé dans la nature même de l'homme, — certainement il n'existe pas, de nos jours, à un moindre degré qu'à d'autres époques. Ce dont nous souffrons, le voici : c'est que l'action exercée sur l'individu par la religion n'est plus, comme elle l'était autrefois, une chose qui va sans dire, — et c'est pourtant la condition *sine qua non* d'une action

saine et normale, qu'elle puisse s'exercer comme allant de soi. De là, aujourd'hui, ces congrégations restreintes qui, sous une forme ou sous une autre, organisent leur vie religieuse de leur propre chef, comme bon leur semble. Les esprits supérieurs, de leur côté, trouvent moyen de s'arranger à leur convenance. Mais les autres? le gros monceau? ceux qui forment l'immense moyenne? Il en est d'eux comme de ces sapins qui croissent au milieu de la forêt. Ils ont les racines faibles, leurs tiges sont grêles. Soutenus par leur entourage, s'appuyant les uns les autres, ils grandissent, ils s'élancent, cherchant et, à leur manière, trouvant la lumière du ciel dont ils ont besoin. Abattez les arbres environnants, de telle sorte que votre sapin se trouve placé tout à coup à la lisière du bois : le premier orage le renversera. Il n'était pas fait pour affronter pareille épreuve.

Mais, n'appartenons-nous pas tous à cette moyenne? Il serait, me semble-t-il, utile que nous voulussions bien en convenir plus franchement qu'on n'a coutume de le faire. Tous nous sommes placés entre ces deux pôles, celui de la religion simple habitude, et celui de la religion vie intime, cachée en Dieu. Or de même que la première ne saurait se passer d'un ingrédient, si minime soit-il, de la seconde, pareillement il faut à la religiosité même la plus sublime, la plus éthérée, un résidu de religion d'habitude. Il le lui faut dans l'intérêt de sa santé et pour le maintien de l'équilibre intérieur. Quant à la proportion de cet élément, elle dépendra naturellement du degré de culture générale, d'autonomie intellectuelle, de maturité morale. Plus le degré de culture est inférieur, plus aussi sera grand le pouvoir, le besoin et partant le droit de l'élément d'habitude. Mais peut-être sera-t-il permis d'ajouter ici que celui qui, au point de vue de son développement spirituel, dépasse le niveau commun, celui qui en est venu à ne plus considérer telle ou telle cérémonie religieuse comme essentielle ou comme nécessaire en soi, celui-là n'en sentira pas moins ou, plutôt, il n'en devrait sentir que plus vivement qu'il est de son devoir de ne pas se séparer de son entourage naturel.

La religion, quelle que soit la définition qu'on en donne, n'est pas, nous l'avons déjà dit, un fait simple, une gran-

deur fixe, tombant telle quelle du ciel. Dans sa suprême pureté et sa perfection idéale, elle est quelque chose d'individuel. Mais pour ce qui est de son origine, elle procède du milieu où l'homme grandit et par conséquent, dans la plupart des cas, de la religion populaire, partie intégrante de la coutume nationale. Moins un individu est doué d'indépendance spirituelle, moins il y a en lui l'étoffe d'un génie, — ce qui sera toujours l'exception, — plus sera grande, dans son développement religieux, la part de l'habitude. Comment nous étonner, dès lors, et pourquoi être scandalisés, s'il se trouve que même une piété devenue plus intime, plus personnelle, conserve encore les vestiges de son milieu humain ? si nous la voyons traîner après elle des lambeaux de la tradition et considérer comme un élément nécessaire, constitutif de la religion ce qui peut-être n'en est qu'un simple accessoire ? Ne voit-on pas des personnes très pieuses s'ériger en défenseurs à outrance de choses absolument indifférentes, comme si le salut lui-même en dépendait ? Pourquoi cela ? Parce que, à vrai dire, ce sont bien souvent les idées accoutumées, ce sont les textes scripturaires, les formes de prière, les versets de psaume ou de cantique auxquels on a été de tout temps habitué ; peut-être même, qui sait ? telle ou telle inflexion de voix, la vue de telle image, le parfum de l'encens, — ce sont ces choses-là qui ont seules le pouvoir de provoquer les émotions pieuses, de mettre en jeu les sentiments religieux dans la mesure où l'humaine nature en est susceptible, cette nature infirme qui ne peut jamais se soustraire entièrement aux impressions des sens. Cela est si vrai que même des innovations qui constituent une amélioration réelle, des réformes qui réalisent incontestablement un progrès, n'ont pas d'effet plus certain que celui de porter le trouble dans un grand nombre d'âmes.

On sait ce que disait un jour Rothe : c'est que le piétisme ne sera jamais qu'une religion à l'usage de certaines personnes à part, qu'il ne saurait devenir la religion de tout un peuple. La même chose peut se dire de toute conception trop épurée, trop haute, trop abstraite de la religion. Elle s'applique à une religiosité « éclairée », rationnelle, philosophique non moins qu'au piétisme. Une telle conception est bonne pour ceux qui, grâce

à leurs lumières, se sont dégagés des liens de la coutume religieuse populaire. Il faut bien qu'il y ait des hommes qui, de temps à autre, se donnent pour tâche de remuer la masse pour l'élever au-dessus de la simple habitude et lui remettre l'idéal sous les yeux. Loin de nous la pensée de le méconnaître. Mais pas trop n'en faut, et il ne faudrait pas qu'il en vînt trop souvent. L'isolement religieux ne vaut rien au point de vue de l'hygiène morale. Il devient surtout nuisible quand les isolés, se parquant aux deux extrêmes, abandonnent la masse à elle-même. C'est bien alors qu'on a raison de dire que la religion est en péril. Non pas, encore une fois, qu'il y ait rien à craindre pour la religion comme telle, mais bien pour la continuité de la coutume religieuse et partant pour la nation elle-même ; car agir de la sorte c'est ébranler, peut-être même est-ce ruiner irrémédiablement la base indispensable de son existence morale.

Il est donc légitime, — telle sera notre conclusion, — que l'or du pur amour pour Dieu s'allie à une certaine quantité de ce bronze qui se compose de crainte de Dieu tout ordinaire, d'un sentiment en apparence superficiel des convenances, et d'une vie réglée par la simple habitude. Cela est légitime dans l'intérêt de la solidité du métal et de son usage courant dans la pratique de la vie. Le taux de l'alliage sera d'autant plus fort que l'or dont il s'agit n'est pas destiné à servir de parure, mais qu'il doit passer, à l'état monnayé, par un plus grand nombre de mains ou, pour parler sans figure, que la religion dont il est question sera celle d'une église populaire ou nationale. Une église reposant sur le principe du *multitudinarisme* n'est possible qu'à la condition qu'on respecte les droits de l'habitude en religion. Et en fait, quiconque voit dans la religion autre chose encore qu'une affaire privée ou que le monopole d'une société fermée, quiconque y voit un intérêt vital de la vie nationale, respectera sans nul doute les coutumes religieuses en vigueur. Il sera en général disposé à user de quelque indulgence dans ses jugements sur les motifs qui font agir ceux qui s'y conforment. Mais ce n'est pas assez. Il faut encore savoir pourquoi on éprouve ce respect et use de cette indulgence. Il faut oser se dire à soi-même et aux autres qu'on en a le droit et qu'on a pour cela de bonnes raisons.

Il s'ensuit que le devoir d'un pasteur intelligent et consciencieux sera, non pas de présenter telle habitude ecclésiastique comme étant sans valeur, bien moins encore d'en parler avec dédain ou sur un ton de plaisanterie, mais plutôt de la cultiver, c'est-à-dire de l'ennoblir, de la spiritualiser. Ceux qui l'observent et la pratiquent, extérieurement peut-être mais pieusement, il s'efforcera de les amener à en saisir la vraie signification, à prendre conscience de l'idée à laquelle elle sert d'enveloppe. Il aura à cœur de faire revivre toujours de nouveau, dans cette forme traditionnelle, l'esprit qui lui a donné naissance et y a cherché son expression symbolique. Je n'ai jamais compris que des théologiens soi-disant attachés à une église de multitude puissent avoir le cœur assez léger pour manquer de piété envers des coutumes établies dans cette église, pour demeurer indifférents quand ils les voient attaquer et déraciner; qu'ils se donnent si peu de peine pour maintenir et défendre des usages religieux qu'ils devraient être les premiers à savoir apprécier pour ce qu'ils sont : d'indispensables moyens pédagogiques. Pitoyable doctrinarisme que celui qui se console à la pensée superficielle qu'il s'agit là de « simples habitudes » et non de la religion elle-même. Méconnaître la tâche pédagogique de l'Eglise, lui contester son caractère éducatif lequel implique la discipline morale de la coutume, manquer de respect à l'habitude ecclésiastique, c'est nier la condition d'existence d'une église populaire. Celle-ci perd, à ce compte-là, sa possibilité et sa raison d'être.

La motte de terre où la plante est enracinée n'est pas la plante elle-même. Elle ne fait pas partie de son essence et ne rentre pas dans la notion même de la plante. Mais arrachez-en la plante : elle sèchera, que ce soit par les chemins ou dans un herbier, peu importe. L'habitude religieuse n'est pas la religion, tant s'en faut, et ne doit jamais être confondue avec elle. Mais la religion a l'habitude pour terroir natal et pour sol nourricier. Si vous l'en séparez, elle dépérit. Conservons-en ce qu'il est encore possible de conserver !